

# Une intervention comme pour de vrai

**SION** Les ambulanciers participent à un nouveau cursus. Grâce à des alarmes fictives, les étudiants apprennent à se débrouiller seuls.

PAR DAVID.VAQUIN@LENOUVELLISTE.CH / PHOTO CHRISTIAN.HOFMANN@LENOUVELLISTE.CH



Les deux étudiants en pleine intervention sous le regard de leur superviseur.

L'ambulance s'extrait de la rampe du garage et prend la direction de Grimisuat. Pas de feux bleus, ni de sirène. Et, pour cause, au volant se trouve Laurent Nendaz, étudiant ambulancier de première année. A ses côtés, Jérémy Papilloud potasse ses notes. Les deux apprentis ambulanciers viennent d'être bipés pour une personne qui se plaint de fortes douleurs au ventre. L'intervention est fictive. Elle s'inscrit dans le cadre d'une nouvelle formation (voir encadré). Encore que, pour l'observer

vateur extérieur, difficile de différencier le vrai du faux. Les figurants jouent en effet parfaitement leur rôle. C'est le cas de Raymond Butzberger. Sur la table de sa cuisine, une bière et une boîte de Dafalgan. Sa femme est inquiète, il se tord de douleurs depuis la veille mais refuse de voir un médecin. Le patient est retors. Il minimise sa consommation d'alcool, ne se souvient plus combien il a pris de comprimés et n'hésite pas à hausser la voix. Sous l'œil d'un formateur, les deux ambulanciers se mettent au travail. Ils parvien-

ent à poser un diagnostic avec tact et finesse. Malgré un manque de collaboration de la victime, Laurent et Jérémy arrivent à le rassurer et à le convaincre de les suivre aux urgences.

## Détendre la situation

La petite troupe regagne l'ambulance et prend la direction de l'hôpital de Sion. Dans le véhicule de secours, il est parfois difficile de ne pas éclater de rire tellement le patient fictif prend son rôle à cœur. A chaque fois, le duo de secouristes trouve la parade et détend la si-

tuation. Parvenus dans le hall des urgences, les étudiants doivent encore faire la transmission au personnel de l'hôpital. Christine Moullet suit tout le processus avec attention. Professeure à l'Ecole supérieure d'ambulancier et de soins d'urgence romande, elle est chargée de superviser Jérémy et Laurent.

Une fois le patient transféré entre de bonnes mains, les personnes engagées dans l'exercice passent au débriefing. «Je me suis senti écouté. Vous avez été attentifs et attentionnés», relève Raymond Butzberger.

## Une formation avec des cas fictifs pour combler la pénurie d'ambulanciers

Il manque actuellement environ 50 ambulanciers en Suisse romande. Un métier particulier puisqu'en moyenne, un ambulancier n'exerce que pendant sept ans. Problème, il n'est pas possible de former davantage d'étudiants pour ne pas surcharger les services et parce que la place est limitée dans les engins de secours.

Les écoles ont trouvé la parade en créant des services fictifs. «Les étudiants apprennent à gérer un service avec notamment les commandes de matériel et ils ont aussi des alarmes», explique Christine Moullet, professeure. Cette innovation va permettre de former huit ambulanciers supplémentaires en 2018. En plus des avantages quantitatifs, le cursus dispense également une meilleure qualité de formation.

En Valais, le centre de secours et d'urgences de Sion est le seul à participer. «C'est une charge supplémentaire pour notre organisation, mais nous avons tout à gagner de former davantage de personnel», note Stéphane Witschard, chef du service.

Les spécialistes énumèrent ensuite les points positifs et ceux à améliorer. Reste encore à reconditionner l'ambulance et à tout ranger.

L'occasion pour approcher les deux intervenants et les interroger sur ce jeu de rôle plus vrai que nature. «C'est incroyable comme expérience», entame Jérémy. «Dans le cursus normal, comme nous sommes en première année, nous ne prenons pas de décisions. Là, nous sommes seuls maîtres à bord.» «On patauge, mais on s'y retrouve.»

dians ambulanciers sont totalement autonomes», note la professeure. «Ce système est top! On ne peut pas se permettre de faire pareil avec un vrai patient pour des questions de



**Dans le cursus normal, nous ne prenons pas de décisions. Là, nous sommes seuls maîtres à bord.**

JÉRÉMY PAPILLOUD  
ÉTUDIANT AMBULANCIER

## Un couteau qu'ils ne sont pas près d'oublier

Raymond sera le dernier patient de leur stage mais, auparavant, ils sont intervenus auprès d'un enfant, d'une personne accidentée ou d'une dispute conjugale. Cette dernière, ils ne sont pas près de l'oublier... «Il y avait un couteau posé sur la table. On n'a pas fait attention, car on pensait que c'était le mari qui causait problème mais, quand la femme a saisi le manche, on a très vite compris notre erreur.»

Faire des erreurs, c'est justement le but recherché par ce stage. «Il y a une énorme plus-value pédagogique. Les étu-

temps et d'efficacité. Avec des cas fictifs, les étudiants ont le champ libre», indique Nicolas Mariéthoz, ambulancier formateur qui a veillé sur Jérémy et Laurent. Autre avantage de la formation, les partenaires peuvent se greffer dessus. Certains patients fictifs ont continué leur chemin dans l'hôpital pour entraîner médecins et infirmières. La colonne de secours a aussi été mobilisée pour une simulation.

Le mot de la fin revient à Raymond Butzberger: «Vous êtes sur la bonne voie les jeunes. Par contre, j'espère ne plus jamais vous revoir.»